

Sylvia Plath

Poèmes

traduits par Robert Davreu

HAUTS DU HURLEVENT

Les horizons me cernent comme des fagots,
Basculés et disparates, et toujours instables.
Touchés d'une allumette, ils pourraient me réchauffer
Et leur fines lignes flammer
L'air à l'orange
Avant que les distances qu'ils pointent ne s'évaporent,
Soutenant le ciel pâle d'une couleur plus solide.
Mais se dissoudre ils ne font que se dissoudre
Comme une série de promesses, à chacun de mes pas.

Il n'y a pas de vie plus haute que les cimes d'herbe
Ou les cœurs des moutons, et le vent
Se déverse alentour comme la destinée, courbant
Tout dans une seule direction.
Je peux le sentir essayant
De drainer ma chaleur au loin.
Si j'accorde aux racines de la bruyère
Une attention trop grande, elles vont m'inviter
A blanchir mes os parmi elles.

Les moutons savent où ils sont,
Paissant dans leurs laineux nuages sales,
Gris comme le temps.
La fente noire de leurs pupilles me capte.
C'est comme d'être acheminé dans l'espace,

Un petit, un stupide message.
Ils sont là autour déguisés en grands-mères,
Tout perruques bouclées et dents jaunes
Et durs bêlements de marbre.

J'arrive à des ornières, au bord de l'eau
Limpide comme les solitudes
Qui me filent entre les doigts.
Des seuils creux s'étendent d'herbe en herbe;
Linteau et marche se sont démantelés eux-mêmes.
Des gens l'air seulement
Rappelle quelques bizarres syllabes.
Il les ressasse en gémissant :
Pierre noire, pierre noire.

Le ciel s'appuie sur moi, moi, celle qui est droite
Parmi toutes les horizontales.
L'herbe lui fouette la tête distraitemment.
Il est trop délicat
Pour vivre en telle compagnie;
Le noir le terrifie.
Maintenant, dans des vallées étroites
Et noires comme des bourses, les lumières des maisons
Luisent comme de la petite monnaie.

FAISAN

Vous disiez que vous le tueriez ce matin.
Ne le tuez pas. Il me fait tressaillir encore,
le jet de cette étrange tête noire, au rythme du pas

A travers l'herbe non coupée de la colline de l'orme.
C'est quelque chose d'avoir un faisan pour hôte,
Ou juste une simple visite.

Je ne suis pas mystique : ce n'est pas
Comme si je pensais qu'il avait un esprit.
Il est simplement dans son élément.

Cela lui donne une suzeraineté, un droit.
L'empreinte de son grand pied l'hiver dernier,
La trace de queue, sur la neige dans notre cour —

La merveille que c'était, dans cette pâleur,
A travers la contretaille du moineau et de l'étourneau.
Est-ce sa rareté, alors? Il est rare.

Mais il ferait bon en avoir une douzaine,
Une centaine, sur cette colline — verts et rouges,
Croisant et recroisant : une belle chose!

Il est une si bonne forme, si vivace.
Il est une petite corne d'abondance.
Il ne claque plus, brun comme une feuille, et bruyant,

Se pose dans l'orme, et il est bien.
Il faisait soleil dans les narcisses.
J'outrepasse stupidement. Ainsi soit, ainsi soit.

TRAVERSÉE

Lac noir, barque noire, deux noires silhouettes de papier.
Où vont les arbres noirs qui boivent ici?
Leurs ombres doivent couvrir le Canada.

Un filet de lumière filtre des fleurs aquatiques.
Leurs feuilles ne nous pressent pas de passer :
Elles sont rondes et plates et pleines d'un noir conseil.

Des mondes froids s'ébrouent de la rame.
L'esprit du noir est en nous, il est dans les poissons.
Une souche lève en adieu une pâle main ;

Des étoiles s'ouvrent parmi les lis.
N'êtes-vous pas aveuglés par de si muettes sirènes?
C'est là le silence des âmes abasourdiées.

FINISTÈRE

C'était la fin de la terre : les derniers doigts, noueux et arthri-
[tiques,

Crispés sur rien. De noires
Falaises de reproches, et la mer explosant
Sans fond, ni aucun autre bord,
Blanchies par les visages des noyés.
Maintenant c'est seulement sombre, un tas de rocs —
Soldats en reste de vieilles guerres chaotiques.
La mer leur canonne aux oreilles, mais ils ne bronchent pas.
D'autres rocs cachent leurs rancunes sous l'eau.
Les falaises sont bordées de trèfles, d'étoiles et de clochettes
Tels que les doigts peuvent en broder, à l'approche de la mort,
Presque trop petits pour que les brumes s'en soucient.
Les brumes sont une part des anciens biens paraphernaux —
Ames, roulées dans l'infernal fracas de la mer.
Elles meurtrissent les rocs, leur ôtent l'existence, puis les ressus-
[citent.

Elles montent sans espoir, comme des soupirs.
Je marche parmi elles, et elles me bourrent la bouche de coton.
Quand elles me libèrent, je suis parée de larmes,

Notre-Dame des Naufragés force le pas vers l'horizon,
Ses jupes de marbre éployées en deux ailes roses.
Un marin de marbre s'agenouille à ses pieds distraitement, et à
[ses pieds à lui

Une femme paysanne en noir
Prie au monument du marin qui prie.
Notre-Dame des Naufragés est trois fois plus grande que nature,
Ses lèvres exquises de divinité.
Elle n'entend pas ce que le marin ou la paysanne dit —
Elle est éprise de la beauté sans forme de la mer.

Des dentelles couleur de mouette battent dans les esquisses de
[la mer

A côté des présentoirs de cartes postales.
Des paysannes les amarrent avec des conques. Il est dit :
« Voici les jolis bijoux que la mer dissimule,
De petits coquillages assemblés en colliers et dames statuettes.
Ils ne viennent pas de la Baie des Trépassés là-bas,
Mais d'un autre endroit, tropical et bleu,
Où nous n'avons jamais été.
Voici nos crêpes. Mangez-les avant qu'elles refroidissent. »

LETTRE À SA MÈRE DU VENDREDI 9 MARS 1959

La plus chérie des mères,

C'est une belle matinée, et j'ai ouvert mes fenêtres toutes grandes pour laisser pénétrer l'air vif et clair, et les flots de la pâle lumière du soleil dans ma chambre. Des moineaux chanteurs gazouillent et s'ébattent dans les chéneaux sous mes fenêtres, et les tuiles orangées des toits scintillent de tout leur éclat dans la lumière qui me rappelle tellement l'air frais comme du champagne de Vence, de Nice et de la Riviera en janvier. J'ai ressenti très fort le désir de simplement te serrer dans mes bras et de partager ce matin délicieux, c'est pourquoi, en guise de substitut, j'écris cette lettre avant de partir porter mon linge à la laverie et faire mes courses hebdomadaires, et aussi de t'envoyer les deux plus récents et, je pense, les deux meilleurs poèmes que j'ai écrits au cours de ces dernières semaines...

Je vais être si impatiente de savoir ce que tu en penses : pour moi, ils témoignent d'un progrès (*growth*) encourageant. « Channel Crossing » est l'un des premiers que j'ai écrits dans « une nouvelle ligne »; tournant le dos au petit chant d'amour timide (j'ai le plus grand mépris pour la petite préciosité de mes œuvres passées) et apportant le monde social, plus vaste, des autres dans mes poèmes. J'ai été terriblement limitée jusqu'à présent, et mes conceptions de plus en plus affirmées de l'univers ont été exclues de ma poésie (alors qu'elles apparaissent, je pense, d'une manière très intéressante dans ma série de nouvelles pour *Seventeen* consacrées à des problèmes sociaux : la question juive, la sororité, etc..., que j'admire encore!). Maintenant, je suis en train de franchir un pas. Le monde et les problèmes qui sont ceux d'un individu dans cette civilisation particulière vont être coulés dans le moule de ma discipline, qui est toujours là, mais si tu lis le poème à haute voix (comme il est fait pour l'être), tu n'auras, je l'espère, pas conscience des rimes ni des arrêts en fin de lignes, mais du ton de conversation qui caractérise le vers. « La poursuite » est davantage dans mon ancien style, mais plus ample, un peu influencé par Blake, je pense (*tiger, tiger*), et plus puissant qu'aucun de mes autres poèmes « métaphysiques »; à lire également tout haut. Il est, bien sûr, un symbole de la terrible beauté de la mort, et du paradoxe que plus intensément l'on vit, plus l'on se brûle et se consume soi-même; la mort, ici, inclut le concept d'amour et est plus large et plus riche que le simple amour, qui n'en est qu'une partie. La citation vient de la *Phèdre* de Racine, où la passion en tant que destin est magnifiquement exprimée. Je suis hypnotisée par ce poème et me demande si la simple beauté séductrice des mots parviendra jusqu'à toi si tu le lis lentement et résolument à haute voix. J'aurais pu emprunter une autre épigraphe à mon bien-aimé Yeats : « Quels que soient les feux qui embrasent les nuits / C'est le propre cœur résineux de l'homme qui les a nourris. » Le pinceau consume les rêves du peintre, et ainsi de suite.

Oh, maman, si seulement tu savais comme je me forge une âme! et quelle fortune c'est pour moi d'avoir ces deux années! Je me bats, me bats, et me construis un « moi », non sans grande douleur, souvent, comme pour une naissance, mais il est juste qu'il en soit ainsi, et je me purifie aux feux de la peine et de l'amour. Tu le sais, j'ai aimé Richard au-dessus et au-delà de toute pensée; l'âme de ce garçon est la plus impétueuse et la plus sainte que j'ai rencontrée en ce monde; tous mes doutes conventionnels quant à sa santé, son corps frêle, ce défaut d'un physique « athlétique » que, pour ma part, je possède et admire, tout pâlit jusqu'au néant à la voix de cette âme qui me parle avec des mots propres à inspirer de l'envie aux dieux. Je te lirai peut-être sa dernière lettre quant tu viendras.

Eh bien donc, submergé comme il l'est par un scrupule intense, presque platonicien, il a le sentiment qu'il doit conquérir le monde phénoménal, servir deux ans dans l'Armée, trouver une profession et s'assumer lui-même, et alors seulement fonder un foyer et tout le reste. Ainsi avec toutes ces choses importantes, me laisse-t-il, vouée au silence, et à une sorte de compréhension abstraite de notre propre monde particulier de démons et d'anges. Ce serait une bonne chose si quelque être de ce monde pouvait vaincre son image et me conquérir, mais je doute sérieusement que, même si je cherche bien, je pourrai trouver quelqu'un d'aussi fort. Et je ne me fixerai pour rien moins qu'une grande âme : ce serait pécher que d'accepter des compromis, après avoir connu cela. Je me sens comme

la princesse sur la colline de verre : quel possible chevalier pourrait vaincre cette image? cette âme sainte, pleine d'énergie, que nous partageons?

L'essentiel, donc, de mes difficultés et de mon tourment au cours des trois derniers mois a été de prendre conscience que, quelle qu'ait été ma volonté d'échapper à l'engagement, je ne peux dénier être captive d'un amour puissant qui dépasse toutes les considérations superficielles de ce monde et atteint à ce que nous pouvons savoir de l'éternel.

... J'ai changé dans mes attitudes : je prodigue l'amour que j'ai, l'énorme désir de donner (ce qui est mon problème, ne pas « être aimée » tellement : j'ai juste à « faire la distribution » et à me sentir suffoquée lorsqu'il n'y a pas d'être assez fort pour répondre avec la même intensité), à doses homéopathiques à ceux qui m'entourent : la petite bonne femme dans les toilettes du métro que j'ai changée, une minute durant, de machine en personne et serrée dans mes bras; le monsieur tout recroquevillé qui vend du pain de malt; le petit garçon promenant son chien noir qui a uriné dans la mare aux cygnes blancs; et tous ceux qui m'entourent. Je vis essentiellement dans deux mondes : l'un où mon amour est parti avec Richard; l'autre, ce monde de livres, du marché, de gens gentils. Si je pouvais rencontrer quelqu'un cet été, ou l'année prochaine, ou la suivante, je serais très heureuse d'apprendre à aimer de nouveau. Je suis toujours ouverte à cette éventualité. Mais jusqu'à ce que quelqu'un soit capable comme l'est Richard de créer des mondes avec moi, je suis pour l'essentiel indisponible.

J'espère que tu comprends que tout ceci a un caractère on ne peut plus privé, et que je le partage avec toi comme je le ferais des secrets les plus enfouis de mon âme, parce que je veux que tu comprennes que mes batailles sont embrouillées et complexes et que, sans désespoir, j'y fais face, luttant avec les anges, et apprenant à tolérer cet inévitable conflit qui est notre lot aussi longtemps que nous vivons vraiment. La pratique me rend plus forte. Toutes les visions de beauté et de monde nouveau dont je fais l'expérience croissante se paient des douleurs de l'accouchement. *Le Meilleur des Mondes* a fait voler en éclat l'idée d'un bonheur et d'un ajustement parfaits; ce pour quoi je me bats est la force de clamer le « droit au malheur » en même temps qu'à la joie de l'affirmation créatrice...

... Sur un plan plus pratique... aussi, plus sérieux, comment va grand-mère? J'ai appris qu'elle était de nouveau à l'hôpital cette semaine et suis très anxieuse d'avoir de ses nouvelles. S'il te plaît laisse-moi compter sur ta venue en juin, à moins qu'elle ne soit dans un état critique. En un sens tu as une dette envers la jeunesse, la vie, et l'avenir, tu sais. J'aimerais pouvoir penser que tu fais tout ton possible pour venir; tellement j'en suis venue à espérer partager l'Angleterre avec toi!

Plus immédiatement cependant : pourras-tu, s'il te plaît, écrire à la Fondation Eugène Saxton (cf. ce livre sur les bourses dans notre bibliothèque) et demander des informations sur les candidatures. Je désire très sérieusement faire une demande de bourse pour les années 1957-58 afin d'écrire soit un recueil de poèmes soit un roman. Je pense que mes prix de poésie passés constituent un gage plutôt prometteur : prix de l'*Academy of American Poets*, des *Lyric Young Poets*, et partage des *Irene Glascock, Smith prizes and publications*. Si, comme je l'espère, je peux écrire pas mal ce printemps et publier, je devrais être le « jeune écrivain » qu'ils semblent rechercher. Aussi, je sens en moi les prémices d'un roman, qui devrait

d'abord se développer sous forme de nouvelles; mais je vais me révolter contre ce monde critique (qui peut être desséchant, si l'on n'y prend garde; je le vois chez toutes les femmes autour de moi) et je veux désespérément essayer de passer un an à écrire, de préférence dans le Sud de la France, en Italie ou en Espagne, où le climat est « mon air » tout au long de l'année. Je sais que je devrai probablement déposer ma candidature au début de l'automne prochain et je veux avoir des documents prêts, etc...

Je t'en prie, demande-le leur par lettre, en leur disant peut-être que ta fille a une bourse Fulbright. Mieux encore, envoie-moi leur adresse et une copie du paragraphe les définissant dans le livre, et j'écrirai — c'est ce qui vaudrait le mieux.

J'ai eu une nouvelle vision, en partie grâce à ce garçon brillant de Yale que j'ai rencontré et dont l'esprit, avec son sens aigu de l'analyse et de la critique, m'a permis de clarifier en moi certaines perspectives qui me font percevoir des dangers dans la continuité académique. Il retourne à Yale comme professeur et connaît tous les brillants critiques : Cleanth Brooks, E. M. Forster, David Daiches, C. S. Lewis, et j'en passe. Mais l'esprit pédestre, analytique, bien que tonique, me fait horreur. Je vole vers le saint, le religieux, l'intuitif : la fusion des deux : Ivan Karamazov!

Avec l'amour d'une très heureuse Sivvy

POURSUITE

Dans le fond des forêts votre image me suit
Racine

Il y a un fauve qui me traque :
Un jour ma mort je la tiendrai de lui;
Sa faim vorace a mis les bois en feu,
Il rôde plus seigneur que le soleil
Très souple, très suave glisse ce pas
Sans cesse avançant dans mon dos;
Du sapin décharné, des corbeaux croassent la curée :
La chasse est lancée, et fait jouer le piège.

A vif par les épines je cours la rocaille,
Hagarde dans le chaud midi blanc.
Le long du réseau rouge de ses veines
Quels feux galopent, quels sillons ardents?

Insatiable, il saccage la terre
Condamnée par notre antique faute,
Hurlant : le sang, que le sang soit versé ;
La viande doit gorger de sa gueule la sanglante plaie.
Acérés ses crocs déchirants et douce
La furie flamboyante de sa fourrure ;
Ses baisers crament, chaque patte est un buisson,
Du Jugement cet appétit est l'œuvre.
Dans le sillage de ce chat féroce,
Embrasées telles des torches pour sa joie,
Des femmes en lambeaux gisent carbonisées,
Devenues de son corps affamé la proie.
Maintenant les collines couvent la menace, enfantent l'ombre ;
Minuit drape la futaie suffocante ;
Le noir maraudeur, halé par l'amour
Sur des reins rapides, soutient mon rythme.
Derrière les fourrés hérissés de mes yeux
Se tapit l'Agile ; dans le traquenard du rêve
Brillent ces griffes qui lacèrent la chair
Et de faim, de faim, ces cuisses tendues.
Son ardeur m'enlace, allume les arbres,
Et je cours un brasier sous la peau ;
Quelle accalmie, quelle fraîcheur peuvent m'envelopper
Quand brûlent les brandons de ce regard jaune?

Je crie à cœur perdu pour arrêter son pas,
Pour éteindre sa soif je prodigue du sang ;
Il mange, et pourtant son besoin se cherche un aliment,
Appelle un total sacrifice.
Sa voix me dresse un guet-apens, martèle une transe,
La forêt dévastée tombe en cendre ;
Horrifiée par le secret désir, je fuis
Un tel assaut de lumière.

Sitôt entrée la tour de mes frayeurs
Je clos mes portes sur cette noire faute,
Je verrouille la porte, verrouille chaque porte.
Le pouls s'accélère, cognant à mes oreilles :

Le pas du fauve est sur les marches
Qui monte, monte les marches.

TRAVERSÉE DE LA MANCHE

Sur le pont balayé, les sirènes du vent miaulent ;
A chaque heurt, choc et secousse, notre navire obtus
Pique dans la furie ; noires comme la colère,
Les vagues claquent, à l'assaut de la coque tenace.
Lacérés par les coups, nous relevons le défi
Serrons le bastingage, risquons l'œil et demandons combien de
[temps encore

Une force telle a pouvoir de durer ; mais au-delà, le regard neutre
Montre, rang après rang, les mers affamées qui s'avancent.
Au-dessous, ravagés par le mal du roulis, les voyageurs gisent
Vomissant dans des cuvettes orange vif ; un réfugié
S'étale, engoncé dans le noir, au milieu des bagages, grimaçant
Sous le masque strict de son agonie.

Loin de la puanteur douceâtre de cet air dangereux
Traître à nos camarades, nous gelons
Et nous émerveillons de l'écrasante nonchalance
De la nature : quel meilleur moyen d'éprouver la tenue de la fibre
Qu'un tel déferlement, que ces brusques rafales de glace
Qui luttent avec nous comme des anges ; la simple chance

De gagner le port par ce fracas du flot
Brocarde jusqu'à notre bravoure. Des marins bleus chantaient
[que notre traversée
Serait pleine de soleil, de mouettes blanches et d'eaux toutes
Irradiées, couleur de paon; à la place, des rochers froids
Tôt émergés pour marquer le passage, tandis que le ciel
Caillait en nuages au-dessus et que les falaises de craie
[blêmissaient

Dans la lumière lugubre du jour funeste.
Maintenant libres, par caprice du hasard, du mal commun,
Abattant nos frères, nous prenons une posture
Très héroï-comique, pour voiler notre terreur du réveil
A ce rare vacarme qu'aucun homme ne peut contrôler :
Humble et fier tombent tous deux; la violence nue

Dévaste tous les murs; les biens privés sont mis en pièces,
Saccagés sous l'œil du public, nous renouons à
Notre lot solitaire à présent, astreints par les liens, le sang,
A préserver quelque pacte tacite; peut-être le souci
Est ici sans objet, vraiment de trop, pourtant nous devons faire
Le geste, courber et tenir la tête de l'homme vers le sol.

Et ainsi nous voguons vers les cités, les rues et les foyers
Des autres hommes, où des statues célèbrent
Les hauts faits accomplis dans la paix, dans la guerre; tous
[dangers
Cessent : des rivages verts apparaissent; nous assumons nos
[noms,
Nos bagages, comme les quais arrêtent cette brève épopée; nulle
[dette ne
Survit à l'arrivée; nous passons à la planche avec des étrangers.

Extraits de *Crossing the Water*, Taber and Faber
© T. Hughes 1971

Letters Home, Harper and Row
© T. Hughes 1975